

Article original

Violence politique en Algérie : trauma, défaut d'étayage et troubles narcissiques chez les enfants des victimes et des terroristes[☆]

Political violence in Algeria: Trauma, lack of support and narcissistic disorders in children of victims and terrorists

Latéfa Belarouci (enseignante)^{*}

Université de Picardie Jules-Vernes, Amiens, 42, rue du Landy, 93400 Saint-Ouen, France

Reçu le 19 novembre 2012

Résumé

Introduction. – La confrontation d'une grande partie de la population algérienne à la violence politique, à un déferlement de scènes traumatogènes avec omniprésence de la mort engendre des traumatismes psychiques dont la principale caractéristique est la dimension intentionnelle et le déni d'altérité. L'objectif visé est de déshumaniser, de détruire, de désaffilier, d'assujettir.

Objectifs. – Quel peut être dès lors le devenir des enfants confrontés au réel de la mort, la leur et celle de leurs parents ? Comment se positionnent-ils face aux atteintes narcissiques des parents et de la destruction des bases sécurisantes et protectrices de la famille ?

Méthodologie. – Afin de dégager les problématiques et les aménagements défensifs mis en place par les sujets, un regard croisé parents-enfants et victimes-terroristes a été porté sur le vécu traumatique familial par le recours à la démarche clinique : entretien avec les parents et épreuves projectives (la Dynamique Personnelle et Images et le Dessin de la famille) avec les enfants.

Résultats. – Confrontées au réel de la mort, aux humiliations, au déni d'altérité, à la honte, au « sacrifice protecteur » induit par la terreur... les familles de victimes manifestent un effondrement narcissique ainsi qu'une incapacité à élaborer les événements traumatiques car ils n'arrivaient pas à donner du sens à cette

[☆] Toute référence à cet article doit porter mention. Belarouci L. Violence politique en Algérie : trauma, défaut d'étayage et troubles narcissiques chez les enfants des victimes de terroristes. *Evol psychiatr* 2014; 79(4): pages (pour la version papier) ou adresse URL et date de consultation (pour la version électronique).

^{*} Auteur correspondant.

Adresse e-mail : latefa.belarouci@yahoo.fr

violence contrairement aux terroristes qui se présentent comme des combattants d'une cause divine. Les capacités psychiques des parents ayant été débordées, les perturbations de l'étayage qui s'ensuivent se sont révélées être à l'origine des troubles dans la construction narcissique des enfants ainsi que de leur représentation d'un monde clivé, chaotique, particulièrement hostile.

Discussion. – Les violences liées à l'histoire collective que partage un groupe d'individus seraient ainsi à l'origine d'une psychopathologie des liens inter- et intrasubjectifs. Leur compréhension nécessite de « revisiter » la clinique du trauma par la prise en compte des événements traumatiques issus du réel.

Conclusion. – L'ensemble de ces éléments apporte un éclairage sur la psychopathologie en prise avec la violence politique ainsi que sur l'intrication du psychique et du politique d'où la nécessité de prendre en compte la dimension de la subjectivité et des liens sociaux.

© 2014 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Mots clés : Enfant ; Violence ; Politique ; Holding ; Narcissisme ; Clivage ; Principe de plaisir ; Test psychologique ; Transgénérationnel ; Dessin

Abstract

Introduction. – The confrontation of a large part of the Algerian population with political violence, a flood of traumatic scenes and the omnipresence of death causes psychological trauma, the main characteristics of which are the intentional dimension and the denial of otherness. The goal is to dehumanize, to destroy, to withdraw, and to subject.

Objectives. – What can children therefore become confronted with the reality of death, that of their own and of their parents? How can they position themselves to face the narcissistic infringements of the parents and the destruction of reassuring and protective bases of the family?

Methodology. – To identify issues and defensive arrangements set up by the subjects, a crossed view between parents-children and victims-terrorists was established from the family's traumatic real-life experience using the clinical method; interview with parent and projective tests (Personal Dynamic and Images and the Drawing of the family) with the children.

Results. – Faced with the reality of death, the humiliation, the denial of otherness, the shame, and the “protector sacrifice” induced by terror. . . the victims' families show a narcissistic collapse and an incapacity to develop the traumatic events because they did not manage to give meaning to this violence, unlike the terrorists who appear as fighters of a divine cause. The mental capacities of parents having been overwhelmed, the disturbances of the Holding proved to be the cause of the disorders in the narcissistic construction of the children as wells as their representation of a cleaved, chaotic, and hostile world.

Discussion. – The violence bound to the collective history that a group of individuals shares would be at the origin of the psychopathology of the inter- and intra subjective links. Their understanding requires “revisiting” the clinical trauma by taking into account the traumatic events stemming from reality.

Conclusion. – All these elements bring light to the psychopathology engaged in the political violence as well as the intricacy of the mental and the politics, and hence the necessity of taking into account the dimension of the subjectivity and the social links.

© 2014 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Keywords: Child; Violence; Politics; Holding; Narcissism; Cleavage; Pleasure Principle; Psychological testing; Transgenerational; Drawing

Une grande partie de la population algérienne a vécu à l'ombre de la mort pendant des décennies avec, au quotidien, une confrontation des familles à la violence intentionnelle où la mort est mise en scène de façon répétitive par des actes qui provoquent l'effroi et la sidération : attentats, tortures, viols, enlèvements, disparitions, mutilations. . . L'objectif visé était de déshumaniser, de détruire,

de désaffilier, d'assujettir, dans une démarche de déni d'altérité. Des questions fondamentales se posent : quel peut être le devenir des enfants confrontés à « *une catastrophe psychique* » [1] du fait de l'intentionnalité des actes ? Comment se positionnent-ils face aux atteintes des assises narcissiques des parents et par voie de conséquence à la destruction des bases sécurisantes et protectrices de la famille ? C'est à ces questions que tentera de répondre cet article dont les données cliniques ont été recueillies lors d'une recherche effectuée dans le cadre d'un doctorat de psychologie [2].

Celle-ci a porté essentiellement sur l'impact de la violence politique sur des populations en termes de destruction de liens aussi bien familiaux que communautaires ainsi qu'à la disqualification des personnages parentaux dont les assises narcissiques ont été profondément ébranlées par l'intentionnalité des actes. Cette violence a concerné l'ensemble du groupe social d'où l'attention portée aussi bien aux victimes qu'aux terroristes, en leur qualité d'acteurs directs de cette violence politique. Les enfants, membres du groupe familial, sont également des témoins des événements traumatiques vécus par la famille ; d'où l'intérêt porté à leur regard et à leur parole.

1. Repères méthodologiques

S'agissant d'une recherche sur un vécu, l'approche clinique a été privilégiée par la constitution d'un corpus composé de dix familles : cinq familles de victimes rescapées d'un massacre collectif survenu en août 1997 à Raïs, banlieue algéroise et cinq familles de terroristes « repentis » de la *wilaya* (département) de Jijel qui se sont rendues aux autorités en 1997, dans le cadre de la loi sur la concorde civile. Le recueil du corpus s'est déroulé en deux temps en Algérie : décembre 2005 pour les familles de terroristes et août 2006 pour les familles de victimes.

Deux techniques qui paraissent complémentaires et dont la combinaison semble indiquée pour rendre compte de l'étude des images parentales ont été choisies : l'entretien semi-directif pour les parents et pour les enfants deux épreuves projectives qui s'adressent à la personnalité dans son unité fonctionnelle : le dessin de la famille de L. Corman [3] et le Dynamique Personnelle et Images (DPI) de R. Perron [4]. Chacune d'elle interroge, à des niveaux différents, des phénomènes conscients et inconscients. Cette combinaison a permis d'obtenir un regard croisé parents-enfants sur la représentation de soi et des images parentales. Les entretiens ainsi que les récits se sont déroulés en arabe dialectal.

Le point de départ de l'entretien était une consigne assez générale sur la famille prise dans un contexte particulier : celui de la violence politique. Elle était la même pour toutes les personnes rencontrées : victimes et terroristes. Une grille d'analyse thématique a été élaborée afin d'analyser les entretiens réalisés ainsi que l'analyse intragroupes et intergroupes. Un intérêt particulier a été accordé au langage, à la structure de la langue afin de rechercher les indices de la transmission traumatique et de relever ce qui continue à faire trauma.

Le recours à deux épreuves projectives, qui évaluent des niveaux de représentation différents mais complémentaires, a permis de porter un regard croisé sur les représentations des images parentales et de l'image de soi et d'apporter un éclairage sur ce que les enfants ont perçu du contexte de violence dans lequel ils ont vécu ainsi que sur leur réalité traumatique.

Le DPI, conçu initialement pour l'étude du développement de certains aspects de la personnalité et plus précisément le développement et les altérations de l'image de soi, est constitué de planches représentant des personnages humains en interaction. Celles-ci permettent de voir comment se situent, dans la dynamique personnelle du sujet, ces images conçues à la façon de modèles en fonction desquelles sont perçues, vécues et réagies des personnes réelles. Les planches du DPI dont les personnages sont représentés dans des tenues vestimentaires de type « occidentale » n'ont fait l'objet d'aucun rejet ou d'aucune remarque de la part des enfants comme en témoignent les récits

obtenus. Ces derniers mettent en situation des personnages et des liens qui ne semblent nullement « conditionnés » par le facteur « occidental » des planches. Par contre, ils sont fortement connotés d'un profond vécu traumatique qui lui, n'est nullement représenté ni induit par les planches.

Le choix du dessin de la famille a été dicté par le fait que cette épreuve semble très appropriée pour l'étude de la représentation de la famille, des personnages parentaux et de l'image de soi car en plus de ces éléments, elle illustre de manière pertinente l'atteinte de l'image du corps, en tant qu'élément constitutif de l'image de soi chez des enfants qui ont subi des violences précoces et qui ont été confrontés à un défaut d'étaiyage.

2. Emprise de la terreur

Le récit du climat de vie tel qu'il a été décrit par les familles apporte un éclairage fondamental dans la compréhension du vécu des enfants. Celles-ci décrivaient un climat de terreur qui se caractérisait par des menaces, des exactions, du racket, des kidnappings. . . de la part des terroristes qui menaçaient aussi bien les hommes et les femmes que les enfants du village. Ces familles subissaient également les exactions des militaires qui voulaient obtenir leur collaboration. Cette situation a provoqué une généralisation de la violence et accentué le climat de terreur.

Les familles victimes ont, par ailleurs, très bien décrit les processus mis en place par les terroristes afin de les soumettre à leur emprise. Ce processus d'aliénation et d'annihilation de la pensée consistait à manifester une présence et une visibilité mais sans pour autant faire preuve de violence ou de maltraitance tout en développant des stratégies de sensibilisation à leur idéologie islamiste. Par la suite, le recours à la violence devint systématique notamment à l'égard des femmes qu'ils persécutaient régulièrement surtout celles qui ne portaient pas le foulard islamique.

Les habitants du village vivaient dans un état de terreur permanent « *ils avaient peur* » dira monsieur M, sans reconnaître cet affect chez lui. Peur, car tout le monde était menacé et n'importe qui était une cible potentielle. Les menaces de mort étaient courantes « *on te fait sauter la tête* » ; d'où la soumission à la loi représentée par les terroristes. Personne n'a osé les condamner ou les dénoncer « *s'il parle, il subit le même sort* ». La peur des terroristes était profonde car les menaces de mort étaient réelles et effectives « *Beaucoup ont défié leurs ordres et ils les ont égorgés* ». Se taire pour avoir la vie sauve signifiait également qu'il ne fallait faire confiance à personne, ne croire en personne, qu'il fallait s'enfermer ; s'inscrivant ainsi dans une rupture de liens avec leurs proches et le reste de la communauté. Face à un système annihilant et à leur impuissance, à la terreur, à la crainte de représailles. . . la méfiance s'était installée conditionnant ainsi tous les systèmes relationnels. Les familles se sont condamnées au silence qui est devenu le seul moyen de protection, de survie.

La peur, la violence, le réel de la mort, les humiliations subies avec ce que cela implique comme perte de sentiment d'identité et d'estime de soi ne peuvent expliquer à eux seuls la détresse constatée chez les parents. L'identité des agresseurs, un familial, un autre soi-même « *c'étaient les enfants de Raïs* », le sentiment d'avoir été trahi malgré la soumission et les concessions consenties « *On ne cherchait pas à comprendre* » ; « *ils ont dit : mettez les foulards et on l'a mis* ». . . ont joué un rôle non négligeable. Ce qui a également suscité colère et incompréhension était l'utilisation de la religion pour justifier les actes de barbarie et ce d'autant plus que les agresseurs partageaient avec eux la même croyance religieuse.

Cette soumission, cette peur, cette impuissance, cette incompréhension sont à l'origine d'un profond sentiment de honte et d'humiliation des pères face à des agresseurs décrits comme puissants et cruels. Les hommes, les pères étaient réduits à n'être que des sujets honteux du fait de leur attitude faite de passivité, de refus de prise de position, de compromis. Le « sacrifice protecteur »,

induit par la terreur qui consiste à réduire la pensée au seul instinct de survie, est tu car honteux. Ainsi, à la honte d'avoir été confronté à l'inhumanité d'autres humains s'ajoutent la honte de n'avoir pas pu protéger les siens, la honte de sa propre incapacité à s'opposer à l'humiliation et surtout la honte d'avoir cédé à l'instinct de survie. « *Je me suis sauvé. Je l'ai lâchée* », dira un père pour parler de l'abandon de sa fille alors âgée de 4 ans.

De ce que les parents vivaient et subissaient, rien n'a été dit aux enfants qui étaient pourtant au fait de ce qui se passait « *Ils entendaient, ils les voyaient. ...ils étaient grands, ils savaient* » et qu'ils éprouvaient les mêmes craintes et les mêmes angoisses que leurs parents. Même lorsque les enfants posaient des questions, les parents ne répondaient pas à leur sollicitation, fermant ainsi toute possibilité de dialogue ou d'échange « *on ne parlait pas d'eux, jamais. On ne leur parlait pas du tout d'eux* ». Selon eux, aucun enfant n'a interpellé ses parents sur ce qui se passait « *Il ne posait pas de questions à ce moment là. Il ne posait pas de questions. Il était jeune, mais il avait peur. Il savait que le terrorisme égorge, il avait juste peur. La peur était en lui* » dira madame N en parlant de son fils Aïmane.

Tout se passe comme si les parents craignaient les questions des enfants ; questions qui leur renvoyaient en miroir leurs propres questionnements. Répondre à leurs questions aurait signifié ouvrir la perspective d'un débat qui pouvait se révéler dangereux, émettre un avis contradictoire qui par conséquent aurait imposé la nécessité de se positionner. Cela aurait été également reconnaître à l'enfant la possibilité d'interroger et d'interpeller ses parents sur leurs conduites et leurs comportements ainsi que leur positionnement face à la situation. Ce débat, les parents ne pouvaient l'assumer car eux-mêmes n'étaient pas en mesure de trouver du sens et qu'ils s'étaient inscrits dans des conduites de fuite en avant, d'évitement, de déni.

Le déni d'altérité, la déshumanisation à laquelle ils ont été soumis ainsi que l'invalidation de leur rôle parental protecteur ont mis les parents dans l'impossibilité de métaboliser la violence terroriste. Cette difficulté, voire cette incapacité, s'est exprimée par l'incapacité des familles à reparler des événements traumatiques vécus, la persistance de la reviviscence traumatique et la mise en place d'un système de communication axé essentiellement sur l'interdiction faite aux enfants de parler du vécu traumatique. Le silence des parents, leur incapacité à dire, à donner du sens à des situations qui se caractérisent par la confusion et le non-sens a fait que les enfants ont vécu les événements traumatiques sans étayage parental.

Les familles de terroristes rencontrées ont également décrit un climat de vie fait de violence et de répression. Les principaux agresseurs identifiés étaient les représentants de l'ordre, notamment les militaires. Monsieur B décrit avec détails la mort de son frère, torturé puis tué par les militaires « *les militaires l'ont tué. Ils l'ont collé sur un piquet. Sur un piquet et après ils l'ont traîné. Puis ils l'ont tué* ». Cette situation serait à l'origine de l'engagement des pères dans la lutte armée « *La seule solution était de rejoindre la montagne. Il n'y avait pas d'autres solutions* ». Ces exactions ainsi que la persécution des épouses ont poussé les hommes à faire venir leur famille dans les maquis afin de les protéger des militaires.

Ces familles se sont toutes présentées comme des victimes réelles de leurs opinions politiques ; opinions présentées comme justes et légales car inscrites dans une démarche de recherche, voire de lutte pour une justice sociale qui tire son essence d'une justice divine « *Nous on était en guerre et on meurt au nom de Dieu* ». Les pères se présentaient comme des combattants qui menaient une guerre sainte, décrivant ainsi un monde composé d'ennemis qu'il fallait combattre. Dans cette représentation, ils se percevaient comme se devant de changer le monde en se référant à une idéologie d'essence divine. Ce qui caractérisait ces pères, était un sentiment de supériorité narcissique car ils se situaient du côté du bien et de la justice divine. Ils se décrivaient comme des hommes valeureux qui ne craignaient pas le danger. Leur principale action et leur principal objectif

étaient de tuer l'ennemi. De ce fait, apparaissaient chez eux la nécessité psychique de se maintenir et de maintenir leur sous-groupe isolé, par le clivage « *eux/nous* ». Les méchants, les agresseurs, les bourreaux étaient « *eux* », les représentants de l'ordre ; « *nous* » étions leurs victimes. Ce sont ces mêmes procédés qui vont les soutenir et les maintenir dans les choix effectués et qui ont empêché toute analyse critique de ces choix.

La vie dans les maquis était particulièrement pénible et éprouvante en raison de la précarité de la vie, l'absence de moyens et surtout l'omniprésence du danger de mort et de scènes de guerre. Tout en signalant les pertes et un climat de guerre, les pères n'ont à aucun moment abordé leurs affects ni leurs ressentis et encore moins ceux de leurs épouses et de leurs enfants. En fait, ils parlaient peu de la vie au maquis et s'ils le faisaient c'était pour minimiser le danger encouru adoptant une attitude faite de déni du danger et de l'imminence de la mort « *tu dors et tu laisses la mort* ». Le véritable danger était de penser, de réfléchir aux dangers aussi s'imposaient-ils une interdiction de penser « *... Quand tu fais ça [penser] tu ne dors pas, tu restes comme ça à t'inquiéter* ». Par contre, ils présentaient leurs enfants comme une source potentielle de danger car leurs pleurs risquaient d'attirer l'attention des militaires. En tant que mari, ils ne partageaient rien avec leurs épouses « *Il ne t'informe pas qui est sorti et qui n'est pas sorti. Il te dit : je vais vers la cellule [lieu de regroupement]* » mais de plus, ils faisaient preuve d'une grande méfiance à leur égard « *Fondamentalement, sa femme, il n'est pas franc avec elle* ». En cas de danger, ils étaient souvent absents et ne pouvaient de ce fait soutenir et contenir les angoisses de leurs femmes et de leurs enfants. Bien plus, leur absence était une source d'angoisse supplémentaire pour leurs femmes qui n'avaient aucune possibilité de savoir ce qui se passait ni ce qui leur était arrivé. Seules les mères ont décrit avec exactitude la vie au maquis. Elles seules ont décrit l'angoisse et la frayeur éprouvées. Une de leurs plus grandes peurs était de se retrouver dans l'incapacité de pouvoir sauver les enfants en cas de danger. Or, si ces mères reconnaissaient en elles la peur, elles la niaient chez leurs enfants. Toutefois, leurs propos étaient contredits lorsqu'elles décrivaient leurs attitudes face aux frayeurs des enfants « *Je leur dis « calmez-vous. . . ici il n'y a rien » . « Tu les enlances et. . . je leur disais : il n'y a rien, l'endroit est sûr, n'ayez pas peur, il n'y a rien de rien. Je leur disais : ça y est il n'y a rien. . . Il fallait les calmer pour. . . les enlacer pour. . . oui, je leur disais : il n'y a rien »*.

Le principal rôle des mères consistait à protéger les enfants en cas de danger en les emmenant dans leurs fuites ou alors en les rassurant ; attitude qui indique que malgré leurs frayeurs elles avaient une nette perception de la frayeur chez les enfants. Afin de les protéger, les mères avaient également adopté une attitude de maîtrise de leur propre peur « *les parents ne montrent pas la peur* ». Dans leur quotidien, elles étaient entièrement centrées sur la vie communautaire apportant aide et soutien aux autres femmes du camp. « *Dans les maisons ou alors on se rendait visite mutuellement. Si une femme accouchait ou si elle fait la circoncision de son fils ou bien. . . c'était une vie normale. . . personne n'était laissé seul. Si quelqu'un d'entre nous mourait. . . c'est-à-dire parmi les sœurs. . . ou bien. . . on allait. Normal. Même si un militaire l'a pris alors qu'il est mort ou alors ce sont les frères qui l'ont ramené, nous nous allions à la mort (dans le sens présenter nos condoléances et participer aux rituels des funérailles)* ». Madame E.

Ces mères qui ont développé des capacités à faire face aux différents traumatismes, aux violences, à la précarité de la vie dans les maquis. . . ne semblaient pas, de prime abord, avoir été détruites dans leur fonction de protection et de contention psychique. Toutefois, et à mesure que les entretiens se déroulaient elles ont manifesté un effondrement dépressif qui s'exprimait par des manifestations somatiques : fatigue, troubles du sommeil, anxiété, angoisse de mort. . . Les termes « *le fil s'est cassé* » illustrent bien la fracture introduite par les nombreux traumatismes vécus. Certaines ont même exprimé leur souhait de mourir pour être enfin libérées de leur souffrance. Madame A tiendra les propos suivants : « *Et la mort quand elle atteint quelqu'un,*

je dis : j'aurais dû mourir avec lui. Quand quelqu'un meurt, je me dis : j'aurais aimé qu'on meure... Plusieurs sœurs qui étaient avec nous sont mortes. On se disait : si on avait pu mourir, on ne resterait pas comme ça... on a souhaité... ». « On a souhaité. Dieu est témoin qu'on a souhaité ; tous ceux qui étaient réunis ensemble... Comme ça ». « On était fatiguée de cette vie. (Long silence). Le fil s'est cassé... Il ne restait plus rien... tu marches et la peur est derrière toi (dans le sens t'accompagne). Tu ne peux pas dire : je peux vivre... Tu te dis... tes enfants... parfois tu ne peux pas les prendre à cause de cette peur ». Ce désir de mort peut être compris comme un désir de mettre fin à cette angoisse et cette douleur insoutenables. Toutefois, en présence des maris, elles affirmaient que vivre dans le maquis ne posait pas de problèmes ; signifiant soit leur adhésion au projet des maris soit l'interdiction de les contredire s'inscrivant ainsi dans un discours paradoxal. La configuration familiale qui se dessinait lors des entretiens laisse apparaître des membres d'une même famille qui ne sont plus dans une communauté et un partage mais un père entièrement tourné vers sa cause et la communauté des combattants et une mère confinée à des tâches ménagères et un rôle maternel protecteur.

Les familles de victimes tout comme les familles de terroristes ont vécu des expériences traumatiques majeures qui se caractérisent par une rencontre avec le réel de la mort mais aussi par une rencontre avec une réalité qui nie l'altérité dans les deux groupes. Ce vécu traumatique est décelable au niveau des entretiens par de multiples séquences de phrases inachevées, de nombreux silences, des ébauches de lieux et d'actions qui restaient en suspens, une discursivité saccadée faites d'images fugaces qui rendaient la compréhension du discours difficile.

Toutes se présentaient et se vivaient comme des victimes. Ce qui les différencie, par contre, est le fait que non seulement les terroristes ont joué un rôle actif dans cette violence mais de plus ils donnaient du sens à la violence subie et agie en l'inscrivant dans le registre d'un combat pour Dieu. Cette représentation prendra tout son sens dans les processus de reconstruction qu'ils ont mis en place. Les victimes, par contre, n'arrivaient pas à donner du sens à cette violence car non seulement elles ont été mises en position de la subir sans pouvoir réagir dans un processus de « passivation » à même d'engendrer un sentiment de honte et d'impuissance. Cette violence qui s'inscrit dans un hors-sens rend caduque toute tentative d'élaboration.

3. Vacuité et dépressivité des récits

L'expérience du réel de l'événement traumatique à laquelle ont été confrontés les enfants se caractérise par une douleur extrême, sans issue, sans sens. Elle se donne telle quelle dans leurs récits, dans une réalité crue, brute, violente, soit une projection massive d'un vécu particulièrement traumatique avec une incapacité d'élaboration et de distanciation.

Des récits élaborés par les enfants des terroristes, se dégage l'impression d'être happé par une sensation de vide, de vacuité, de néant mais aussi également l'impression d'être écrasé par une très grande violence. Cette sensation de vide apparaît notamment dans les relations intrafamiliales. Tout se passe comme si rien ne se passait : les récits sont plats, atones, élaborés avec des accents portés sur le factuel, la vie quotidienne et surtout le faire. Les personnages familiaux étaient certes mis en action mais sans un véritable échange entre les protagonistes : chacun était présenté isolé des autres.

Les récits élaborés par les enfants de victimes, par contre, provoquent un profond sentiment de désespoir, voire de sidération et ce en raison de leur connotation dépressive mais aussi et surtout par les thématiques particulièrement violentes. En effet, la mort, la torture, la perte, la tourmente, l'incapacité de s'en sortir suscitent une impression d'écrasement sous le poids de la détresse qui se dégage des récits, renforcée par l'attitude des narrateurs, leur posture : dos courbé,

épaules tombées, mimique triste, voix basse, monocorde ainsi que les multiples et pesants silences qui précèdent ou accompagnent l'élaboration du récit. Cette situation a nécessité de nombreuses interventions de la part de la psychologue afin de faciliter la poursuite des récits. Par moments, il a été nécessaire de suspendre voire d'annuler la passation car les planches étaient utilisées pour relater un vécu personnel.

L'ensemble des récits se caractérise par l'émergence de processus primaires dont notamment l'expression d'affects crus, liés à des scènes de violence subies par le héros, à une thématique de mort, de meurtre où les adultes torturent, tuent, persécutent et où les corps sont déchiquetés, mutilés, blessés, cassés. Faïza, fille de terroriste, à la Planche 12 représentant un homme et une femme, debout, face à face, qui se regardent, les bras légèrement en avant. « *Un homme. Il est en guerre* ». Avec qui ? « *Les ennemis* ». Que fait-il ? « *Il inspecte les lieux* » (arabe classique). Pourquoi ? « *Pour planifier la guerre* ». Et après ? « *Il part vers son clan pour les informer que le lieu est sécurisé pour faire une stratégie de guerre et comme ça ils pourront faire un plan et être victorieux sur les ennemis* » (arabe classique). Qui sont les ennemis ? « *Les ennemis qui les ont fait sortir de leurs maisons* ». Comment se termine l'histoire ? « *Ils réussiront* ». (Parle avec un grand sourire). Nacéra, fille de victime, à la Planche 8 qui représente un enfant à genoux, vu de dos : « *Un enfant torturé. Ils le torturent. Ils l'ont fait rentrer dans une pièce, ils l'ont enfermé et ont jeté ses affaires* ». Qui lui a fait ça ? « *Les terroristes* ». Pourquoi ont-ils fait ça ? « *Pour le torturer* ». Que va-t-il se passer après ? « *Il va mourir* ».

Ces récits révèlent chez les narrateurs une perte de distance marquée par la projection, voire par l'identification projective tout comme ils laissent supposer l'envahissement de la vie psychique par des fantasmes de destruction.

L'évocation de mauvais objets est à l'origine de l'état affectif du héros et de la rupture des liens familiaux qui apparaissent de manière récurrente dans l'ensemble des récits. Cette évocation s'exprime par l'attribution de caractère maléfisant aux personnages représentés dans la planche ou, ce qui est le plus courant, l'introduction de personnages violents dans les récits. Nousra, fille de terroriste, à la Planche 3 qui représente un enfant vu de dos qui marche sur une route blanche et droite, bordée de peupliers, fera le récit suivant « *Cet enfant va acheter. Il va loin* ». Et après ? « *Des voleurs vont se cacher derrière l'arbre et ils vont le voler* ». Que va-t-il faire ? « *Il ne les voit pas. Ils l'attrapent, le prennent et l'égorgent. Ils l'emmènent dans leurs maisons et l'égorgent* ». Cette projection massive entraîne non seulement une inadéquation du thème par rapport à la planche mais aussi une reprise du même thème en dépit de la présentation de supports différents. Tout se passe comme si ces enfants s'inscrivaient dans une sorte de compulsion de répétition sans fin. Cette persévérance concerne aussi bien les thèmes de violence que ceux banals liés à la vie quotidienne. Elle peut se produire successivement ou alternativement : violence/banalité des récits. Apparaît ainsi une superposition de plan mauvais/bons, superposition qui renvoie à un espace de perte de repères et de désorganisation des repères identitaires.

L'élaboration de récits traumatiques proches, voire identiques à leur vécu traumatique personnel, où des éléments de la réalité viennent en référence dans les tests projectifs révèle la réalité du vécu traumatique de ces enfants et surtout sa non-élaboration.

4. Destruction et anéantissement

Les contextes au sein desquels les narrateurs font évoluer le « héros »¹ sont essentiellement des contextes de violence, de conflits, de souffrance et de mort. Des affects massifs lui sont attribués :

¹ Terme utilisé par R. Perron pour identifier le principal acteur du récit.

tourmente, peur, solitude, souffrance, douleur. . . Les difficultés auxquelles il est confronté sont essentiellement des chutes mais aussi et surtout des agressions intentionnelles dont les protagonistes, lorsqu'ils ne sont pas anonymes, sont clairement identifiés : des militaires pour les uns, des terroristes pour les autres. L'introduction de ces personnages réels dans les récits, sensés être des productions imaginaires, laisse apparaître l'envahissement de la psyché par un vécu traumatique réel et la projection massive d'un vécu sans écart représentatif. Ces productions apparaissent notamment au niveau des planches qui représentent un personnage seul, ce qui laisse supposer qu'en dehors du groupe, en dehors du milieu familial, le monde extérieur est perçu comme particulièrement violent et dangereux, susceptible de provoquer des souffrances, des douleurs voire la mort. S'y engager peut entraîner la mort. Dans ce contexte, l'introduction des personnages dans les récits ne peut être considérée comme un investissement de la relation mais plutôt comme une atteinte aux liens.

Chez les enfants de victimes, le héros est confronté à de nombreuses situations de violence qui s'expriment par des agressions verbales et/ou physiques, des menaces de mort, d'obligation d'obéissance et de soumission, de torture de la part des terroristes, des mutilations, de déchéance, de mort.

Les récits des enfants de terroristes s'inscrivent dans le même registre de violence mais avec une connotation moindre dans la description des affects attribués au héros. Par contre, les thèmes relatifs à la mort du héros, l'attribution de l'agression à des militaires et l'élaboration de scènes de guerre sont plus importants. Nousra, à la Planche 15 qui représente un personnage peu reconnaissable, homme ou enfant, vu de dos et qui grimpe sur ce qui paraît être un amoncellement de grosses pierres avec à l'arrière plan, un décor flou suggérant la montagne fera le récit suivant « *Un homme est tombé. Il est tombé. Il a fait semblant de tomber alors qu'il est en train de tirer* ». Sur qui tire-t-il ? « *Sur les militaires* ». Pourquoi ? « *Parce qu'ils lui ont tué ses amis* ». Comment se termine l'histoire ? « *Quand il partira chez lui. La guerre ne se terminera pas avec les militaires. Quand il ira chez lui, ils viendront le tuer. Ils vont frapper à la porte et quand il va ouvrir, ils vont tirer sur lui* ». À quoi pense-t-il ? « *Celui-là va tirer et les militaires vont faire de la résistance et le tuer* ».

5. Représentation de soi : impuissance et passivité

L'image de soi est abordée ici à travers la représentation du héros. À ce niveau, une remarque s'impose : aussi bien chez les enfants de victimes que chez les enfants de terroristes, le personnage principal des récits est un personnage anonyme désigné par un « pronom personnel *« il »* ou alors une deixis *« celui-là »* le référant ainsi au genre masculin ou alors *« un enfant »* ; terme qui peut être considéré comme une deixis du fait de l'indétermination de l'âge et du sexe. Seuls quelques enfants de victimes le positionnent dans une relation de filiation *« son/leur fils »*. Le recours à l'anonymat pour désigner le héros mais aussi les autres protagonistes des récits permet d'introduire des personnages sans statut social ou familial mais aussi et surtout permet l'évitement de l'implication personnelle du narrateur. Cet anonymat va introduire d'importantes confusions dans l'élaboration des récits.

Le héros, chez l'ensemble des enfants, est décrit comme un personnage passif et impuissant subissant aussi bien les événements extérieurs que l'autorité parentale. Il lui arrive toutefois de prendre l'initiative d'accomplir certaines activités qui s'inscrivent dans le faire, le factuel, le banal : faire ses devoirs scolaires, faire des courses, jouer avec des pairs. La passivité et l'impuissance sont également attribuées au héros lorsque celui-ci est confronté à des obstacles extérieurs particulièrement violents : chute, agression par un/des anonymes ou des personnages clairement identifiés.

Cette impuissance s'exprime par une demande d'aide, une attente de l'aide ; le héros ne pouvant s'en sortir seul. Hawa, à la Planche 4 qui représente un garçon assis par terre, se tenant une cheville, la jambe repliée ; regardant en l'air avec une expression de frayeur ou de douleur, bouche ouverte dira « *Celui-là est en train de gémir (rires). Il lui est arrivé quelque chose. Sa jambe a été coupée. Il est en train de gémir. Il n'a pas trouvé quelqu'un pour l'aider (rires)* ». L'apparition de ces rires ne peut être que défensive face à une représentation donnée comme particulièrement violente, traumatique en lien avec l'atteinte de l'intégrité corporelle, la mutilation, la douleur et surtout l'impuissance et l'impossibilité à trouver de l'aide.

Les enfants de victimes, face à une situation difficile, ne font nullement appel aux personnages parentaux. Soit le récit demeure sans issue et de ce fait nul ne peut savoir ce qui peut advenir du héros, soit, il est positionné comme demandeur d'aide mais l'appel s'adresse souvent à Dieu, ce qui, d'une part, confirme l'impuissance du héros et, d'autre part, disqualifie les adultes perçus et représentés comme incapables d'étayage. Lorsqu'il ne demande pas d'aide, le héros essaye de s'en sortir en faisant des compromis, en évitant les affrontements ou alors il prend l'initiative de s'en sortir seul, en puisant en soi les propres ressources nécessaires offrant ainsi l'image d'un héros actif et combattant. Cependant, cette initiative est soit mise en échec, soit relativisée par l'introduction dans le récit de modalisateurs de doute comme « *peut-être* » ; modalisateurs qui modifient la valeur du discours, l'atténuent, le rendant incertain.

Une activité peu commune apparaît chez les enfants de terroristes : espionner autrui pour aller ensuite partager ce qu'ils ont vu avec les parents. Ce qui est intéressant à retenir à ce niveau est l'absence totale de reproches de la part des adultes et de culpabilité chez le sujet : espionner n'est pas considéré comme un acte répréhensible ni un manquement à la morale. Cet acte d'espionner est retrouvé dans un seul récit d'enfants de victimes ; chez lui également, cet acte ne suscite aucun remords ni culpabilité. Espionner, surveiller discrètement, obtenir des informations, des secrets... laissent supposer l'attribution à autrui de caractères malveillants ou malfaisants dont il faudra se préserver. Toutefois et au regard du contexte de vie de ces deux populations où tout un chacun est perçu comme un ennemi potentiel ; espionner devient un acte « normal » de protection et de survie. L'introduction d'une telle activité à l'initiative d'un héros enfant met en lumière la projection d'un monde perçu comme dangereux dont il faut se préserver.

6. Investissement narcissique négatif

Le héros est également présenté comme profondément atteint dans son intégrité physique. Radia, fille de victimes, Planche 4. « *Il y a un enfant... il est en train de crier, il y a... sur son pied. (Silence+++). Que lui est-il arrivé ? « Peut-être qu'on l'a frappé, ou bien... ». Qui l'aurait frappé ? « Quelqu'un qui le menaçait ou bien... ». Comment se termine l'histoire ? « Ou bien il meurt, ou bien il trouve quelqu'un qui va l'aider ». Selon toi ? « Il meurt, ce n'est pas... ». Silence. L'atteinte est également psychique. Zina, fille de terroriste, à la Planche 18 qui représente un personnage assis devant une table, d'âge et de sexe difficilement discernables, la tête appuyée sur une main, paraît lire, méditer, étudier « *Quelqu'un dans la tourmente... quelqu'un isolé dans une chambre qui probablement ordonne ses idées. (Arabe classique). Qui est-il ? Quelqu'un. À quoi pense-t-il ? « Ils l'ont éloigné de sa famille ». Comment se termine l'histoire ? « Il arrive à la solution. Peut-être communiquer avec sa famille ».**

L'ensemble des enfants s'accroche à l'aspect perceptif des planches, à la posture du corps pour élaborer un récit. Or, ce corps qu'ils décrivent et sur lequel ils prennent appui (un dehors) pour exprimer un vécu (un dedans) est un corps détruit, déchiqueté. La mort du héros, l'anéantissement de soi est ainsi posé dans un contexte d'extrême violence : assassinat de la part d'adultes, militaires

ou terroristes ainsi que le cannibalisme ; situation extrêmement rare et qui se produit chez un enfant de victime. Aïmane à la Planche 3 « *Un enfant. Il est dans la forêt, tout seul, il est tout seul dans la forêt* ». Que fait-il ? « *Il allait chez sa grand-mère et après, il s'est perdu* ». Que va-t-il lui arriver ? « *Ils vont le manger... je ne sais pas... les amis, eux, vont le manger* ». Chez cet enfant tout se passe comme si le processus d'anéantissement était introjecté à l'intérieur du corps, à l'intérieur de soi. Khaoula, fille de terroriste dira à la Planche 4 : « *L'enfant est tombé du haut de l'arbre et s'est mis à pleurer parce que le sang s'est mis à couler de son pied*. (Arabe classique). Que va-t-il se passer ? *Il meurt* ». La mort du héros serait-elle un retournement de l'agressivité contre soi et ce, du fait de ce qui est habituellement appelé « la culpabilité des survivants » ou alors s'agit-il d'un processus qui permet paradoxalement la survie : mourir pour mieux survivre ?

Chez les enfants de terroristes, ce qui caractérise cette image de soi est cette aptitude à guérir miraculeusement lorsque le corps a fait l'objet d'une effraction, d'une blessure. En effet, après une hospitalisation, des soins, une nuit de sommeil... le héros guérit dans un laps de temps extrêmement court laissant croire à une guérison miraculeuse. Ce type d'élaboration laisse supposer le recours à la pensée magique. Or, au regard de l'âge des enfants, leur vécu traumatique et le contexte non contenant et insécurisant dans lequel ils évoluent, il est possible de supposer que ces enfants confrontés à l'anéantissement, à un défaut d'étayage, développent une sorte « d'auto régénérescence », puisant au fond d'eux-mêmes les ressources nécessaires pour se reconstruire. Ces fantasmes de réparation, de restitution magique des dommages subis peuvent être compris comme une modalité de réparation maniaque.

L'ensemble de ces éléments favorise l'émergence d'une image négative du héros qui en plus d'être faible et impuissant, subissant les événements, est confronté à des affects particulièrement chargés : tristesse, tourmente, peur, fuite, souffrance, douleur, frayeur... Apparaît ainsi un investissement narcissique négatif mis en lumière par l'accent porté sur les éprouvés subjectifs, les références personnelles, exprimées ici par des références directes « *comme moi* » ; « *on ne fuit pas* » ; la référence à des agresseurs réels : terroristes et militaires. Ce qui accentue encore plus cet investissement narcissique négatif est la rupture de liens et la perte d'objet d'amour auxquelles est confronté le héros. Cette tendance apparaît aussi bien chez les enfants de victimes que les enfants de terroristes à la différence que dans la deuxième population, la perte d'objet est liée à la rupture de liens avec le père qui est mis en situation de quitter le domicile familial alors que chez les enfants de victimes, elle est liée à l'abandon de la part des parents ainsi qu'à leur mort violente. L'abandon, la solitude, la perte de liens et d'objet d'amour sont en faveur d'une représentation de soi profondément atteinte dans ses fondements identitaires. La représentation d'un héros avec de multiples et profondes atteintes corporelles : corps torturé, blessé, mutilé, diminué... révèle l'existence d'une atteinte narcissique et corporelle.

Cette atteinte de l'image du corps s'exprime sur le plan graphique, au niveau des dessins de la famille, par de nombreux « craqués » graphiques tels que les traits déformés, discontinus, appuyés, de multiples scotomisations au niveau formel des personnages, des omissions, des distorsions ou des mutilations de différentes parties du corps, notamment les membres supérieurs qui sont atrophiés, l'aspect dysmorphique du visage, l'omission de certains éléments dont la bouche, les détails des yeux, la malformation de la tête, l'accentuation du menton, l'absence de pupilles, la présence de doigts agressifs, pointus, en forme de pince, les pieds déformés et rétrécis... L'expression générale qui se dégage est celle d'un personnage effrayant. Par ailleurs, l'ensemble des enfants dessine des personnages dans une position chancelante, vacillante ; donnant ainsi l'impression qu'ils sont prêts à tomber, à s'écrouler, sans équilibre ni stabilité. Certains mettent en évidence la ligne centrale verticale du corps, d'autres dessinent leurs personnages avec des bandelettes croisées au niveau du tronc. Tout se passe comme si les dessinateurs effectuaient un

effort d'équilibration, voire un désir de renforcer les parois extérieures pour contenir le corps des personnages. Ce type de représentation signe l'existence d'une difficulté certaine dans la représentation de l'image du corps dans une continuité et une contenance d'où le besoin de renforcer les contours dans une tentative de maintenir l'unité et la continuité corporelle et psychique mises à mal par l'effraction traumatique (Fig. 1).

7. Destruction des liens familiaux et difficultés relationnelles

Du fait de l'avènement de la violence intentionnelle, du climat de terreur et de suspicion ainsi que l'état de sidération, très peu de choses ont été dites aussi bien sur les événements que sur le vécu traumatique. La configuration familiale telle qu'elle est apparue au niveau des entretiens est une famille où rien ne se dit et rien ne se partage. L'argument avancé par les parents est que les enfants ne manifestèrent aucune curiosité sur ce qui se passait ; tout comme ils soutenaient que leurs enfants avaient « *tout oublié* » du fait qu'ils étaient jeunes au moment des faits. Ne pas penser, ne pas ressentir, nier les capacités des enfants à penser et à ressentir, apparaissent ainsi comme des mécanismes de survie psychique des parents ce qui laisse supposer une incapacité de ces derniers à accueillir des émotions qui pourraient faire lien entre les éprouvés et les événements traumatiques. Pris dans une telle configuration familiale et face au traumatisme familial non élaboré, l'enfant n'a pu qu'intérioriser ce système relationnel et le projeter dans ses récits et ses dessins de la famille.

C'est ainsi qu'au niveau du DPI, les narrateurs élaborent des récits qui laissent apparaître des personnages familiaux qui se caractérisent par une absence de relations, des parents peu présents et entretenant peu de relations avec le héros. Lorsque celles-ci sont posées, elles s'inscrivent essentiellement dans le faire et le factuel et les parents positionnés dans un rôle traditionnel : au père l'éducation, à la mère les travaux ménagers. Le héros évolue ainsi dans un espace familial qui se caractérise par ce qui peut être considéré comme « un gel relationnel ». Ces récits mettent également en lumière une représentation de personnages parentaux impuissants et non étayants, notamment le personnage paternel. Il est certes perçu par les enfants de terroristes, comme ayant un rôle protecteur, mais dans l'après-coup uniquement, c'est-à-dire une fois que la catastrophe s'est produite. Cette absence de communication et d'échange au sein de la famille apparaît également

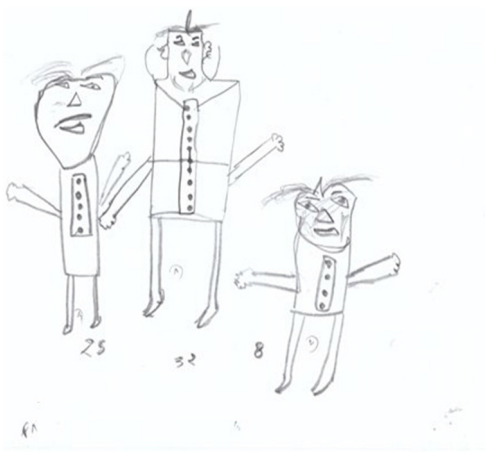


Fig. 1. Dessin numéro 1. Réalisé par un garçon de 8 ans. Le père est dessiné en premier et occupe la position centrale. La mère est représentée en troisième et dernière position.



Fig. 2. Dessin numéro 2 : la famille réelle. Réalisé par un garçon de 8 ans. Le père est représenté en première position et occupe la position centrale. La mère est dessinée en quatrième position et est légèrement en retrait par rapport au groupe familial.

au niveau des dessins de la famille où les enfants représentent des personnages familiaux isolés. Les éléments en faveur des échanges et des relations affectives (regard, bouche, mains, bras...) sont détournés, déformés, atrophiés. Lorsque les échanges sont évoqués, ils s'inscrivent là aussi dans le quotidien, le faire, le factuel.

En fait, le premier élément qui retient l'attention dans la représentation de la famille est une impression de vide et ce malgré la présence d'un groupe de personnages. Cette impression de vide est notamment liée à l'absence de cadre dans lequel évoluent ces familles, leur représentation dans une zone de la page, entourées de blanc mais aussi et surtout leur posture penchée, chancelante qui donne l'impression d'être au bord d'un vide. Ce vide rend compte de difficultés affectives qui submergent le sujet. Impression de vide mais aussi impression de dysharmonie en raison de la dissymétrie dans la représentation des personnages ; dissymétrie significative de perturbations d'ordre affectif. Les personnages représentant la famille sont alignés, dans une position statique, comme figés, sans liens entre eux, sans activités précises. Par ailleurs, une impression de douleur se détache de certains dessins ; douleur qui s'exprime par l'expression des yeux, qui sont soit grands ouverts, soit avec un regard détourné, la bouche ouverte ou représentée avec un rictus, la position vacillante des personnages (Fig. 2).

Une violence particulière apparaît chez les enfants de terroristes : la violence en milieu familial. Généralement, les scènes conjugales sont initiées par les mères et provoquent le départ du père d'où l'apparition d'une caractéristique particulière chez les héros des enfants de terroristes : leur parentalisation. En effet, le héros est souvent mis en position de chercher, de se préoccuper et/ou d'apporter de l'aide à l'un des parents, généralement le père. Les enfants de victimes par contre mettent en situation des personnages confrontés à un travail psychique assez important avec une quête du savoir, une quête de sens, des conflits intrapsychiques non identifiés mais avec une thématique commune : la référence au passé.

8. Analyse théorico-clinique des DPI et des dessins de la famille

Les principaux éléments recueillis au niveau des récits du DPI et du dessin de la famille sont en faveur d'une altération de la secondarisation et de l'émergence de processus primaires, d'atteintes narcissiques avec des limites détruites de l'extérieur, des expressions crues avec perte d'objet interne, un gel émotionnel et un vide affectif et enfin le recours à des défenses narcissiques.

L'émergence des processus primaires s'exprime notamment par la mise en scène de personnages atteints dans leur intégrité physique : corps blessés, mutilés, les effractions des enveloppes corporelles : blessures, maison bancal, les thèmes dramatiques sans liens apparents avec les productions graphiques ainsi que l'isolement des personnages et les récits essentiellement axés sur le factuel. Ce processus met en évidence des désorganisations de la pensée sous les effets de mécanismes de projection massive, tout comme il révèle une excitation des mouvements pulsionnels fantasmatiques et le recours à des formations factuelles, concrètes, point d'appui externe, qui demeurent fragiles et précaires. L'ensemble de ces éléments ne favorise pas l'intériorisation et l'identification à des images parentales perçues comme ambivalentes et non *secures*.

Au regard des éléments cliniques relevés, il semblerait que ces enfants bien qu'ayant dépassé le stade du morcellement, n'aient pu accéder à une relation d'objet génitale. Ces indices sont en faveur d'une organisation limite avec l'émergence de l'anxiété de la perte d'objet, c'est-à-dire l'anxiété de dépression. Ce qui conforte cette hypothèse est le retour à des processus primaires comme témoin structurel le plus important de leur fonctionnement psychique ; processus qui signe l'existence d'une fragilité du moi.

Ce type de fonctionnement est à mettre en lien avec le contexte de violence intentionnelle, répétitive et cumulative dans lequel ces enfants ont évolué et ont survécu. Or, survivre à une situation de violence extrême n'est pas sans conséquence sur l'organisation psychique d'un sujet. En effet, et quand bien même la situation de violence extrême a cessé au dehors, elle « revient » de l'intérieur car réactivée par la contrainte de la répétition. Pour se protéger de leur retour désorganisateur, le sujet va mettre en place des défenses ou des « stratégies de survie » mais au prix de graves distorsions des affects et des représentations. Pour ces enfants et du fait du réel des événements traumatiques, la violence devient synonyme de réalité à laquelle s'accrocher d'où cette projection massive des affects et l'émergence des processus primaires. Cette situation implique des confusions majeures entre réalité externe et réalité interne. Sans recours ni interne ni externe, la défense habituelle est le clivage du moi, le clivage du monde, le déni. Ce clivage du moi s'exprime par des coupures radicales qui régissent la succession des planches comme si ces dernières n'étaient pas racontées par le même enfant. Or, ce mécanisme de clivage bon/mauvais projeté à l'extérieur, s'il permet de protéger le moi des conflits grâce aux dissociations, aux introjections et aux identifications positives, serait, selon Kernberg [5], la cause de la faiblesse du moi et de cette représentation d'images d'objet bons/mauvais.

Ce qui caractérise également les récits des enfants est l'alternance entre les récits chargés en représentations et en affects avec des récits désaffectés. Les thèmes dramatiques et traumatiques : la présence d'agresseurs, la violence verbale et physique, la guerre, la mort... sont exprimés de manière atone, plate sans réelles manifestations émotionnelles. La mort et la violence sont exprimées sans aucun affect. Cet aspect désaffecté du langage est renforcé par l'utilisation par certains enfants de l'arabe classique, langue apprise à l'école et qui peut être considérée comme une langue étrangère ; la langue maternelle étant l'arabe dialectal et/ou le berbère. Ce recours à l'arabe classique donne aux récits un aspect scolaire, contrôlé, recherché. Il semble avoir été mis en place dans le but essentiel de ne pas toucher au noyau émotionnel, de ne pas s'impliquer. L'apparition de ce langage désaffecté peut être considérée comme un procédé défensif car il permet une mise à distance ; mise à distance qui peut être inscrite dans le registre du contrôle. Cependant, et en raison de la projection massive des affects, ce procédé est souvent mis en échec d'où le retour à l'arabe dialectal, langue maternelle, langue des affects.

Chez les enfants de terroristes, les défauts d'étayage, de contenance, la violence... ont marqué leur petite enfance, voire les premiers instants de vie. En effet, les enfants rencontrés sont nés pour la plupart d'entre eux dans les maquis. Ceux qui sont nés avant, avaient entre trois et cinq

ans et ont connu, avant le maquis, la violence, la persécution de la part des militaires ainsi que le rejet de la part de l'ensemble de la communauté en raison de l'opprobre social qui entoure le père perçu et présenté comme un assassin. Par ailleurs, la frayeur et l'effroi de la mère, sa dépressivité laissent supposer des défaillances dans sa fonction d'étagage, voire des défauts d'élaboration de la fonction de contenance maternelle. Une discontinuité dans le processus de soins maternels, en raison du climat de violence et du contexte de vie assez particulier dans les maquis laisse supposer que la mère n'a pas pu assumer pleinement son rôle de pare-excitation et que des failles et des distorsions se sont inscrites dans la relation mère-enfant mais sans que pour autant survienne une véritable rupture. Cette « non-rupture » peut s'expliquer par la vie communautaire que ces mères ont pu reconstruire dans les maquis et le soutien que les femmes ont pu s'offrir mutuellement ainsi que les pratiques éducatives traditionnelles dont la proximité corporelle et l'allaitement prolongé.

Les enfants de victimes, par contre, sont tous nés avant l'avènement du terrorisme et semblent avoir bénéficié d'un environnement quelque peu contenant, voire satisfaisant, selon les dires des parents. Toutefois, et quand bien même leurs parents ont établi des relations *secures*, ils ont transmis à leurs enfants des attachements *insecures* car ils ont été eux-mêmes confrontés à la mort, à la sidération, à la détresse, à l'humiliation et à la honte et surtout parce qu'ils n'ont pas pu élaborer leur propre traumatisme.

Ainsi, et malgré la différence de leur parcours et de leur histoire familiale, l'ensemble de ces enfants a été confronté à une détresse psychique, la leur et celle de leurs parents, aussi ont-ils développé des procédés défensifs, voire des stratégies de survie en lien direct avec leur trajectoire personnelle et l'histoire familiale. Pour les enfants de victimes, le recours à des procédés de type névrotique, résidus des premiers pré-requis. Pour les enfants de terroristes, les défauts d'étagage survenus dans la première enfance, la détresse psychique des mères ne permet que le recours à des défenses narcissiques.

L'émergence des processus primaires et l'altération du langage relevées chez l'ensemble des enfants attestent de la profondeur de l'atteinte identitaire et relationnelle. Celle-ci s'exprime notamment par l'absence et la mort dans les récits, la destruction, le désert relationnel et la rupture de liens. Cette problématique est accentuée par l'incapacité des parents, notamment les parents liés au terrorisme, à porter l'histoire de l'enfant, à lui reconnaître une individualité propre. En effet, au cours des entretiens, les enfants sont désignés par les parents avec de simples pronoms personnels leur déniaient ainsi toute identité et toute existence propre ; tout comme ils leur déniaient la capacité à comprendre les événements vécus. Ce qui va entretenir, voire renforcer cette problématique identitaire est le recours aux mécanismes de clivage du monde « *eux/nous* » ; mécanismes déjà mis en œuvre par les parents. Ce clivage « *eux/nous* » est également posé et mis en œuvre par l'environnement social et l'ensemble de la communauté qui positionnent ces enfants comme « *les enfants de terroristes* », « *des enfants d'assassins* », leur faisant porter à leur tour l'opprobre social et les inscrivant dans une filiation infamante.

Les enfants des victimes, malgré l'émergence des processus primaires et le clivage du monde, le recours à des procédés de contrôle et de maîtrise, la capacité du sujet à mettre en scène des représentations et des affects, témoignent du maintien des investissements libidinaux à visée objectale ; ce qui assure la facture intrapsychique du conflit et par-là, son appartenance à un mode de fonctionnement névrotique. En effet et malgré le fait qu'ils aient été confrontés aux pertes d'objets, aux pertes de liens, aux pertes de repères. . . ils ont pu développer des procédés défensifs liés à l'élaboration dépressive qui s'expriment par la quête d'étagage et l'expression des affects. Les enfants de terroristes ont également tenté d'élaborer la position dépressive mais en ayant recours à d'autres procédés dont le surinvestissement de la qualité d'objet dans sa valence positive ainsi qu'un investissement narcissique de l'image de soi et un surinvestissement de la réalité

extérieure, de la vie quotidienne, l'accentuation des limites, la traduction corporelle de l'affect. . . Ces défenses, identifiées comme des défenses narcissiques par Boekholt [6], prendraient une valeur antidépressive.

Face à la violence, à un vécu particulièrement traumatique, à la confrontation avec la mort, nombreux étaient les enfants des deux groupes qui ont développé certains procédés défensifs puisés, semble-t-il, dans les interactions précoces mères-enfants. Parmi ces procédés, le recours à l'étayage auprès du psychologue lors de la passation ou par l'introduction, dans les récits, de personnages non représentés dans les planches. Ceci signifie que chez ces enfants existe la possibilité d'un recours à l'imaginaire et à l'investissement des relations, la capacité à prendre une certaine distance vis-à-vis de la réalité extérieure ; autant d'éléments en faveur d'une recherche d'étayage, de contenant, voire de contenance. Tout se passe comme s'ils étaient parvenus « à s'appuyer sur des modalités de fonctionnement et de relation à peine ébauchées, qu'ils mobilisent pour se défendre de l'envahissement par les angoisses primaires et les risques de débordement » [7].

9. Conclusion

Toutes les familles rencontrées présentaient une psychopathologie familiale qui se caractérise par des perturbations relationnelles, un dysfonctionnement du rôle parental et un défaut d'étayage. En effet, face à la violence politique, donc intentionnelle, aussi bien les parents que les enfants ont été confrontés à l'impensable, à l'indicible, aux dénis d'altérité, aux atteintes narcissiques, à l'annihilation des contenants psychiques aussi bien individuels que familiaux et communautaires. Une telle situation nécessite que cette pathologie soit abordée en termes de pathologie des liens car « les liens intersubjectifs n'accomplissent plus leur fonction économique de contenance, de cadre et de transformation nécessaires à la vie psychique » [8].

La mise en péril des liens intrasubjectifs et intersubjectifs révèle également l'existence d'une « catastrophe narcissique » [9] car l'effraction psychique a affecté aussi bien les individus que les groupes mettant ainsi au premier plan les atteintes du narcissisme groupal. Les familles rencontrées ont en effet toutes exprimé une désagrégation du tissu social car face à la violence aucun de ses membres n'a pu prendre appui sur le groupe qui a perdu ses fonctions contenantes et protectrices. Par ailleurs, le groupe en sa qualité de générateur de violence est à l'origine de l'effondrement narcissique des sujets et des groupes ainsi que de leur incapacité à élaborer les événements traumatiques. La volonté de détruire, le déni d'altérité, le hors-sens, le sentiment d'avoir été abandonné, de ne pas avoir été protégé. . . rendent le contexte social incohérent, incompréhensible. Cette incohérence est renforcée par la promulgation de lois amnistiantes en faveur des agresseurs. Cette amnistie qui déstructure encore plus l'appareil psychique des familles victimes car condamnées au silence et au non-savoir confirme les terroristes comme des héros renforçant ainsi leur narcissisme. Ce narcissisme est déjà à l'œuvre du fait de leur allégeance à une idéologie islamiste présentée comme d'essence divine et qui leur offre l'illusion d'appartenir à un groupe d'élus.

Toute famille s'inscrit dans une continuité générationnelle et a pour projet de maintenir les liens, d'assurer une filiation. Organisée autour d'un clivage psychique et social que va-t-elle transmettre à ses descendants ? Comment va-t-elle survivre à la honte et à l'humiliation ? Les silences, les clivages et les dénis ont certes un rôle défensif voire adaptatif mais quels vont être leurs effets sur les enfants ? Comment ces derniers vont-ils se construire alors qu'ils ont une parfaite connaissance des situations traumatiques et qu'en même temps pèse sur eux l'interdit de questionner voire de penser ? Le recours à certains procédés défensifs révèle que des secteurs ont été préservés de l'atteinte traumatique et il est possible d'y voir des capacités « d'autoréflexion

ouvrant vers la résilience » [10]. Toutefois, les silences imposés par les parents, l'impossibilité pour ces derniers d'élaborer les événements traumatiques dans un cadre historique et social ne risquent-ils pas d'entretenir la violence ? Seule des études plus approfondies permettront d'évaluer les effets de la violence politique sur les générations en devenir.

Déclaration d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de conflits d'intérêts en relation avec cet article.

Références

- [1] Kaës R. Ruptures catastrophiques et travail de mémoire. Notes pour une recherche. In: Puget J, et al., editors. *Violence d'État et psychanalyse*. Paris: Dunod; 1989. p. 169–204.
- [2] Belarouci L. Paroles croisées parents-enfants sur le traumatisme intentionnel et ses répercussions familiales : victimes et terroristes en Algérie. [Thèse de Doctorat en psychopathologie], Rouen: Université de Rouen; 2009.
- [3] Corman L. Les identifications dans les tests projectifs et leur signification. *B Psychol* 1976;XXIX(320):121–8.
- [4] Perron R. L'élaboration du récit au DPI. L'organisation de l'univers humain. *Rev Psychol Appl* 1975;25(3):149–87.
- [5] Kernberg O. Les troubles graves de la personnalité. Stratégies psychothérapiques. Paris: PUF; 1997 [Coll. « Le Fil rouge »].
- [6] Boekholt M. Épreuves thématiques en clinique infantile. Approche psychanalytique. Paris: Dunod; 2006.
- [7] Misès R. Les pathologies limites de l'enfance. Paris: PUF; 1990.
- [8] Kaës R. Les dépressions conjointes dans les espaces psychiques communes et partagées. In: Chabert, et al., editors. *Figures de la dépression*. Paris: Dunod; 2005. p. 159–229.
- [9] Broquen M. L'effraction. Par delà le trauma. Paris: l'Harmattan; 1997.
- [10] Delage M. La résilience familiale. Paris: Odile Jacob; 2008.